

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1873

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

~~~~~  
VINGT-SIXIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU *NOUVEAU-MONDE*

30, RUE ST. GABRIEL

—  
1873

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1873

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

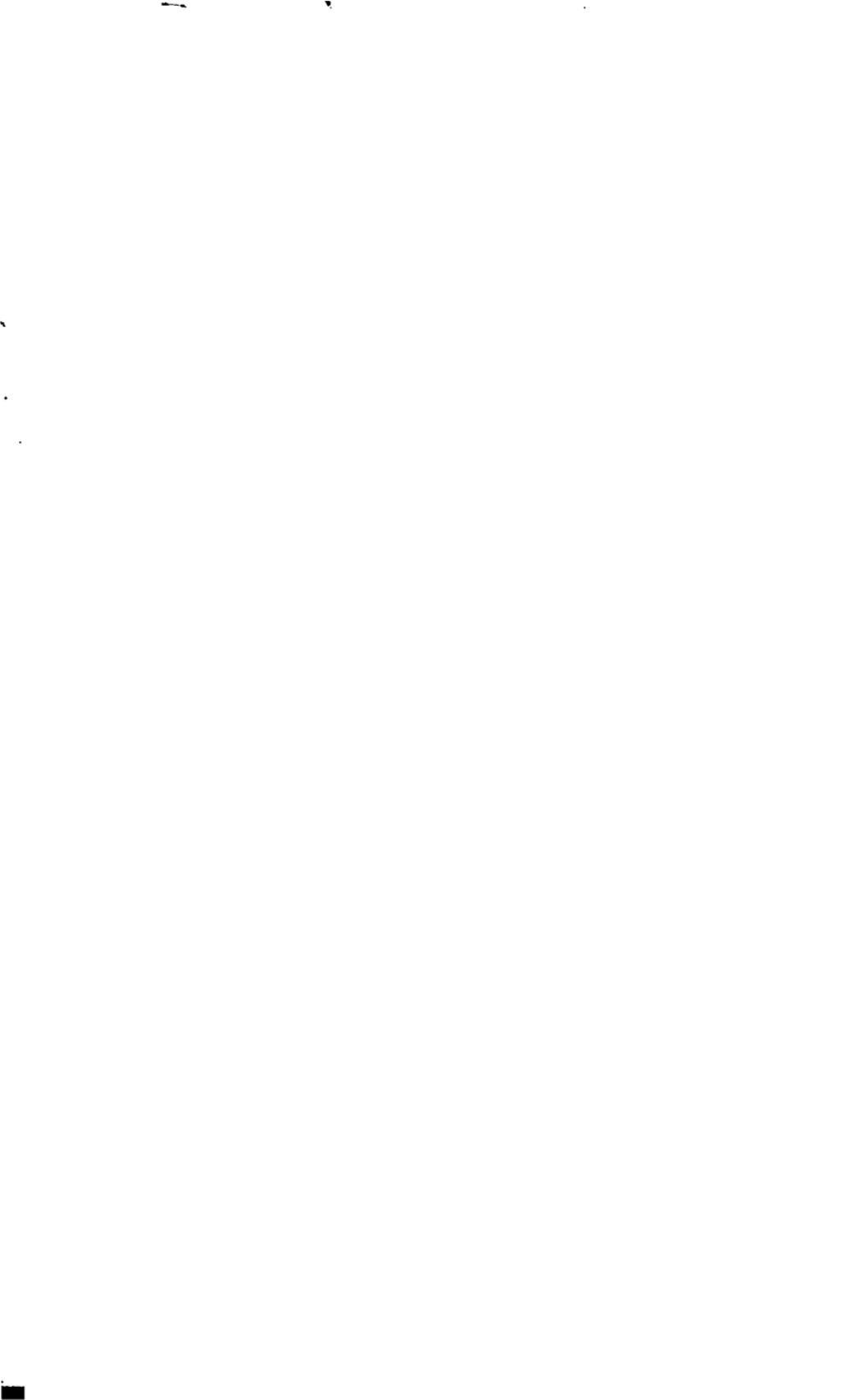
~~~~~  
VINGT-SIXIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU *NOUVEAU-MONDE*

30, RUE ST. GABRIEL

—  
1873



DIOCÈSE DE ST. ALBERT.

RAPPORT DU FRÈRE SCOLLEN, O. M. I.

AU R. P. LACOMBE, O. M. I.

MISSION DU LAC STE. ANNE,

8 Décembre, (Fête de l'Im. Conc.) 1872.

*Mon Révérend et Bien Cher Père Lacombe,*

J'entreprends enfin la tâche de vous faire part de quelques petits détails sur ma mission de l'été dernier, en compagnie de Sa Grandeur Mgr. Grandin, parmi ces pauvres Sauvages que vous aimez tant, les Cris des prairies. J'aurais dû, sans doute, être plus ponctuel à vous communiquer des nouvelles d'un objet que, je sais, vous avez beaucoup à cœur; mais diverses circonstances sont intervenues pour m'en empêcher jusqu'à ce jour; à présent ces circonstances n'existent plus, et je profite très-volontiers du temps pour m'entretenir quelques moments avec vous, vous priant en même temps de vouloir bien pardonner à toutes les défauts qui se trouveront nécessairement dans cette lettre vu que j'écris en une langue qui n'est pas la mienne.

Il faut vous dire, mon Révérend et bien cher Père, qu'après notre cruelle séparation le printemps passé quand vous partiez pour le Canada, Sa Grandeur et moi restâmes encore un mois entier à la mission de St. Paul des Cris, avant de pouvoir nous mettre en route pour la prairie. Enfin le jour si longtemps attendu est arrivé; le 28 mai nous traversâmes la rivière Saskatchewan et campâmes sur les rives de l'autre côté, avec à peu près 40 familles Sauvages qui devaient prendre le même chemin

que nous. C'est de ce moment-ci que peut dater le commencement de nos travaux apostoliques, car ayant si bon nombre de Sauvages avec nous, presque tous chrétiens ou catéchumènes, nous fîmes tous les jours les exercices ordinaires de ce genre de mission.

Enfin le 20 Mai nous quittâmes la rivière et nous nous acheminâmes vers la prairie ; comme vous le savez on ne faisait que de petites distances chaque jour, tant à cause de la maigreur des chevaux qu'à cause des nombreux Sauvages à pied qui ne pouvaient suivre une marche plus accélérée. Cela nous convenait bien, nous donnant le temps de faire chaque jour tous les exercices de la mission ; mais d'un autre côté il y avait aussi un inconvénient assez grave, que l'on éprouve presque toujours en pareille occasion, c'est-à-dire, la disette, qui fit que nos pauvres Indiens affamés se jetèrent tous sur nous. Souvent, bien cher Père, vous avez été placé dans les mêmes circonstances, et vous savez combien souffre le cœur d'un Missionnaire en voyant souffrir ses enfants : tel était donc notre sort, en cette occasion ; mais surtout notre cher Evêque, dont le cœur est si tendre envers tous les siens, éprouva une douleur bien sensible de voir les privations dont nos pauvres compagnons étaient affligés. Ainsi donc, tout en leur distribuant le pain salutaire de la parole, nous ne laissâmes pas de subvenir à leurs besoins physiques, autant que nos moyens nous le permettaient en partageant avec eux les quelques vivres de bouche que nous avions pour notre voyage.

Six jours après notre départ nous fûmes rejoints par un autre camp d'une trentaine de loges de Métis et de Sauvages, parmi lesquels se trouvait bon nombre de catholiques ; cela augmenta de beaucoup notre congrégation à la messe et aux autres exercices, aussi bien que le nombre d'affamés. Nous continuâmes ainsi notre marche encore quatre jours quand nous sommes arrivés à la montagne du Nez. C'est ici, vous savez, le dernier bois que l'on rencontre avant d'arriver à la grande prairie ; il fallait donc charger nos charrettes de cet article combustible pour nous en servir pendant notre séjour dans les plaines non boisées ; ainsi, la

hache à la main, chacun se mit à l'œuvre. La pluie tombait en torrents, mais nous ne voulions pas camper là, car du haut de la montagne on découvrit dans le lointain un petit camp de vingt loges qui nous attendaient avec impatience, et d'ailleurs l'impatience parmi nous pour y arriver n'était pas moins grande ; ils avaient fait chasse et pouvaient par conséquent soulager nos pauvres compagnons de route qui avaient jeûné assez longtemps pour nous donner à comprendre la justesse d'une remarque qu'un Sauvage avait fait à Sa Grandeur quelques jours auparavant : " Il me semble, Mgr. " dit-il, " que l'on prie bien mieux quand on a l'estomac plein que quand on jeûne. Dans le jeûne nous sommes toujours entraînés vers les choses de la terre, et quand nous prions nous sommes toujours portés à demander au Maître de la vie qu'il nous donne de quoi manger, tandis que nous ne pensons guère aux besoins de l'âme. " Remarque que Mgr. a trouvée assez ingénieuse et tout-à-fait véridique par rapport à nos Sauvages.

Enfin nous arrivâmes au petit camp ; on nous y a très-bien reçu. Quel changement ! le matin, nos pauvres Sauvages étaient tristes et abattus, et maintenant tout était joie et contentement ; les Sauvages que nous venions de rejoindre avaient généreusement distribué de la viande à ceux qui n'en avaient pas, et bientôt, malgré la tristesse d'un ciel couvert et d'une pluie battante tout le monde riait et chantait. Sa Grandeur trouvait le contraste bien frappant. Nous voilà donc, bien cher Père, avec un camp de 70 loges, dont 30 étaient catholiques, 20 protestantes, Métis anglaises et Sauvages, et les autres Infidèles.

Il fallait donc employer toutes nos forces à leur faire tout le bien possible pendant que nous étions avec eux, car nous avions encore d'autres camps à visiter et notre temps était court. Tout en marchant presque tous les jours, nous faisons tous les exercices de la mission, qui étaient la Ste. Messe, à six heures du matin, suivie d'une instruction ; catéchisme des enfants dans l'après-midi, le soir chapelet et prières du soir et encore une instruction ; et enfin enseigner leurs prières à tous les adultes qui ne les savaient pas encore. Nous nous

efforçâmes surtout à préparer à la Ste. Communion et à la Confirmation tous ceux qui n'avaient pas encore reçu ces sacrements et qui étaient d'âge à les recevoir. Je fis tout ce que je pus pour faire comprendre aux Sauvages l'incomparable bénédiction dont le ciel les avait visités.

Je leur disais : " jamais pareille chose ne s'est vue ; l'Evêque lui-même, notre premier pasteur, un prince de l'Eglise n'a pas dédaigné venir partager votre misère et vos privations, pour vous annoncer la bonne nouvelle." Pauvres Sauvages ! ils semblaient avoir bien compris leur privilège, car vraiment ils ne laissèrent rien à désirer dans leur zèle à profiter des secours religieux que Dieu avait mis à leur disposition.

Que vous dirai-je, bien cher Père, de la soif ardente de notre bien-aimé Evêque pour le salut des âmes ? de sa charité envers ceux qui souffrent. " Quis infirmatur et ego non infirmor ? " Son zèle et la sainteté de sa vie, lui donnent bien droit de nous dire à tous : " Imitatores mei estote sicut et ego Christi. "

Il se donna toute la peine du monde à instruire les Sauvages ; il alla jusqu'à faire le catéchisme tous les jours lui-même aux petits enfants. Nous restâmes ainsi un mois dans ce premier camp, faisant tout ce que nous pouvions pour bien instruire nos chrétiens et nos catéchumènes. Enfin, est venu le beau jour où une vingtaine de personnes devaient communier pour la première fois et recevoir la Confirmation, cérémonies bien imposantes au milieu de ce désert inculte ! C'était un Dimanche au matin ; le ciel serein et le soleil brillant semblaient se réjouir du bonheur dont le Créateur allait combler ses pauvres enfants des prairies, en venant lui-même se reposer dans leurs cœurs. Ce même matin nous érigeâmes une Cathédrale !!! Ne soyez pas scandalisé ..... C'était deux grandes loges jetées sur des perches placées à cet effet. Au bout de cette bâtisse on mit quelques cassettes les unes sur les autres en guise d'autel que l'on para de son mieux, et c'est là que Sa Grandeur célébra l'Auguste Sacrifice, assisté par votre serviteur en qualité de ..... tout ! Pendant la Ste. Messe, nos Sauvages, avec des voix moins harmonieuses que sonores, chantaient des

cantiques propres à l'occasion, et on comprenait par leurs accents que chaque parole venait du cœur. A la fin de la messe, Sa Grandeur en mitre se mit sur son trône, encore une casseté, pendant que j'expliquais aux Sauvages l'importance de l'acte que quelques-uns d'eux venaient de faire en recevant pour la première fois la Ste. Communion, et qu'ils allaient encore faire quand l'Évêque, par l'imposition de ses mains, ferait descendre en eux l'esprit vivificateur ; après quoi eurent lieu les cérémonies de la Confirmation.

Pendant tout ce temps, outre nos chrétiens qui assistaient avec piété aux saintes cérémonies, il y avait une foule de spectateurs, protestants et infidèles, qui, je pense, retourneront tous chez eux plus ou moins impressionnés des beautés de la religion catholique. Puisse l'esprit de vérité qui, ce jour-là, descendit invisiblement parmi eux, faire germer cette impression et jeter dans leurs cœurs un rayon de lumière afin qu'ils connaissent le bon Pasteur, et qu'ils reviennent à lui : " Et fiet unum ovile et unus pastor ! "

Nous avons fini nos travaux dans ce camp ; nous venions de les couronner par la belle fête dont je viens de vous parler ; il fallait donc quitter cette partie du champ et tourner nos regards ailleurs où la moisson nous attendait. Jusqu'ici on avait toujours marché en ligne droite vers le midi, de sorte que les grandes côtes de la rivière La Biche paraissaient tout proches. D'après des nouvelles que nous avons reçues, il nous fallait nous acheminer du côté du levant pour trouver les autres camps sauvages ; ainsi ayant fait nos adieux à nos chrétiens qui nous quittèrent avec chagrin, nous partîmes, ne sachant nullement combien de temps il faudrait marcher avant de trouver du monde. Nous n'avions que deux ou trois familles avec nous, dont une était la famille du brave Noé Opaskeyaker-viyin, cuisinier épiscopal pour le voyage. Le premier jour dans l'après-midi, nous découvrîmes un camp à peu près quatre milles à notre droite, deux de nos compagnons allèrent le visiter et trouvèrent que c'était un camp composé de Sarcis, mais nous ne pouvions pas aller les visiter nous mêmes vu que nous étions bien pressés pour chercher les autres camps Cris.

Deux jeunes gens de ce camp Sarci arrivèrent à nous, et nous apprirent qu'il y avait chez eux un ministre qui était venu avec huit charretiers chercher des vivres de bouche. Je parlerai de ce monsieur plus tard, avant de finir cette lettre.

Nous continuâmes donc notre marche, et le quatrième jour nous arrivâmes à un sentier que nous connaissions être celui où avaient passé les sauvages que nous cherchions. Ce sentier nous mena le cinquième jour au camp. Il y avait trente loges; le chef était Albert Kiyiwin, célèbre pour sa connaissance étendue de la religion et son hospitalité envers les prêtres. La joie de ces pauvres sauvages était grande de recevoir une visite si inattendue de leur part. Ils nous apprirent qu'à une vingtaine de milles de là il y avait encore un autre camp de trente loges, dont Alexis Kiskayin, catholique, était le chef. Notre meilleur plan donc était de réunir les deux camps, afin de faire la mission à tous ensemble, car le temps qui nous restait ne nous suffisait pas pour pouvoir la faire en chaque camp séparément. Ainsi Mgr. m'envoya avec un homme pour tâcher de faire une réunion, et ma proposition ayant plu aux Sauvages que je suis allé voir, ils vinrent nous rejoindre, de sorte que maintenant nous formions un camp de 60 loges, dont le plus grand nombre était des Catholiques.

Vers ce temps-là Sa Grandeur eut une attaque très-vio'ente de migraine; j'étais fort inquiet de voir notre cher Evêque dans un état si souffrant, si éloigné de tout secours efficace; mais grâce à Dieu, après trois jours d'horribles souffrances, un changement pour le mieux vint me rassurer. La santé de Sa Grandeur étant parfaitement rétablie, nous continuâmes les exercices de la mission—tout était à peu près pareil comme dans le premier camp, de sorte que ce que je vous ai déjà dit là-dessus pourra servir ici. On avait à peu près le même nombre de Communions et de Confirmations, et tout se fit avec la même solennité. Avant d'avoir fini la mission, on vint nous donner des nouvelles des Métis de St. Albert, accompagnés par le Revd. Père Blanchet, et des Métis de Carlton,

accompagnés par le Revd. Père Bourguine ; ils n'étaient éloignés de nous que d'une journée de marche, et Sa Grandeur désireuse de voir les deux Pères, partit avec un jeune Sauvage qui devait lui montrer le chemin, me laissant à continuer l'instruction des Sauvages. Sa Grandeur fit un heureux voyage, et revint après une absence de quatre jours.

Trois jours après eut lieu la clôture de la mission, et nous partîmes accompagnés d'une vingtaine de Cris, avec l'intention de nous rendre chez les Métis de St. Albert, et de là, aller visiter un camp de Pieds Noirs que l'on disait n'être pas loin. Nous arrivâmes au camp des Métis après deux jours de marche ; en même temps aussi arriva un Pied-Noir du camp que nous avions l'intention de visiter, il nous apprit que son camp était très loin, et en pleine fuite pour se sauver des Sioux ; une partie de ces redoutables guerriers avait rencontré une bande de Pieds-Noirs et en avaient tués cinq ; les pauvres Pieds-Noirs en étaient consternés, et se pressaient de mettre une bonne distance entre eux et ces ennemis terribles ; ainsi, vu les circonstances, nous nous trouvâmes dans l'impossibilité d'exécuter notre projet.

Sur ces entrefaites quelques Sauvages arrivèrent d'un autre camp ; ils étaient de la tribu de Pieds-Noirs appelés Gags de Sang ; leur camp composé de 50 loges, n'était qu'à une quinzaine de milles de nous ; cela nous allait bien ; nous nous décidâmes d'aller les visiter dès le lendemain accompagnés de plusieurs Métis et des Cris qui étaient venus avec nous. Notre réception par ces pauvres Pieds-Noirs était des plus brillantes chez les Sauvages ; les pavillons flottaient, on chantait, on dansait, on battait du tambour, on tirait du fusil, etc, le bon vieux Chef *Sotena*, en costume militaire, avec tout son état-major vint à notre rencontre et ne finissait plus de nous embrasser : il baisa l'Évêque de St. Albert sur les deux joues. Mais au milieu de tout cet tumulte de joie, il y avait quelque chose de triste, et je voyais de grosses larmes couler sur les joues de notre cher Evêque ; et pourquoi ? parce que, bien cher Père, Sa Grandeur voyait devant elle des centaines de pauvres

âmes qui ne connaissaient pas leur Créateur, et qui, cependant, ont été rachetées au prix du Sang d'un Dieu ! C'est cette pensée qui absorbait notre premier pasteur, et lui causait une douleur qu'il ne pouvait soulager qu'en versant des pleurs.

Vous vous souvenez que plus haut je vous parlais d'un ministre ; eh bien ! ce brave monsieur était venu, il y avait quelque temps, dans le camp que nous visitions, s'annonçant comme prédicateur de l'évangile. Les Pieds-Noirs qui avaient su que l'Evêque voyageait dans la prairie, lui demandèrent si lui-même n'était pas l'Evêque ; le ministre répondit que oui et qu'il était venu leur annoncer la bonne nouvelle. Mais les Sauvages, qui appellent l'Evêque " le *grand prêtre* " et qui souvent jugent des choses d'après leurs noms, ne pouvaient pas se figurer qu'un " *grand prêtre* " avait si peu de prestige ; maintenant qu'ils ont su la vérité ils s'amuseut entre eux de la supercherie du ministre.

Pendant que nous étions dans le camp des Pieds-Noirs, Mgr. baptisa 42 enfants. Ce même jour nous retournâmes chez les Métis, et le surlendemain, Dimanche, presque tous les hommes du camp Pied Noir vinrent assister à la messe. Monseigneur, au moyen d'un interprète, leur fit un discours onvenable à leur position.

Déjà deux mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée à la prairie ; nous avons maintenant fini tous nos travaux. Chez les Cris, Monseigneur se réjouissait du bien qu'il y voyait déjà fait pour sa religion, et s'attristait de voir qu'il y avait encore tant à faire, et si peu de moyens pour le faire. Les Cris lui firent mille supplications de leur donner des Missionnaires et leur faire bâtir des Missions. Chez les Pieds-Noirs les mêmes discours lui furent présentés ; un vieux Chef lui parla en ces termes : " Toi qui es grand prêtre, écoutes ! Nous, Pieds-Noirs, sommes bien misérables ; nos mauvais penchants nous entraînent vers le mal, et notre faiblesse nous y fait tomber. Les Métis sont plus avantageusement placés que nous ; ils ont de bons Pères qui les dirigent et les corrigent, les Cris aussi plus ou moins, mais nous, nous n'avons personne pour nous dire

une bonne parole, et c'est pour cela que nous sommes si méchants." Vous connaissez assez le cœur de Monseigneur Grandin pour pouvoir juger de l'impression qu'un tel langage a pu lui faire. Sa Grandeur promet à tous, Cris et Pieds-Noirs, qu'elle ferait un effort suprême afin de les secourir, s'appuyant surtout sur votre zèle à plaider la cause auprès de vos généreux compatriotes. Voilà donc, bien cher Père, un petit récit du voyage parmi les Sauvages l'été passé. Veuillez excuser le peu de soin avec lequel il est rédigé; et me recommandant à vos prières,

J'ai l'honneur d'être, votre tout affectionné frère,

en J. M. J,

CONSTANTIN SCOLLEN, O. M. I.

## LES SAUVAGES CATHOLIQUES des ETATS-UNIS.

Nous lisons ce qui suit dans le dernier numéro du *Catholic Sentinel*, de Portland, Orégon.

### NOS SAUVAGES CATHOLIQUES.

Par l'obligeante entremise d'un ami haut placé, nous avons devant nous une lettre écrite, il y a quelque temps, par le célèbre Missionnaire le P.d. Père De Smet, S. J., au Commissaire du département des Sauvages, dans laquelle l'on trouve un rapport clair et précis des Missions Sauvages dans les territoires de Washington, Idaho et Montana, placées spécialement sous la direction spirituelle de la Société de Jésus. Nous croyons que la lettre en question n'a jamais été publiée et comme ni Mr. Parker ni la chambre des Commissaires siégeant alors à Washington, dont le Père De Smet faisait partie, ne crurent devoir en faire mention, les autorités compétentes jugèrent à propos de publier enfin cette lettre dans le *Catholic Sentinel*, faisant ainsi suite à des exposés récents concernant le traitement odieux subi par nos Sauvages Catholiques au "Nouveau Mexique" et dans d'autres parties du pays. Bien que nous ne nous attendions pas, en traitant ce sujet, à faire sentir au gouvernement les injustices souffertes par les Sauvages Catholiques et les Missionnaires Catholiques, cependant nous croyons qu'il est de notre devoir, d'exposer au peuple ce sujet qui parlera pour lui-même, afin que la portion loyale et sans préjugés du peuple américain puisse connaître la vérité dans ce cas-ci, et c'est dans ce but que nous publions la lettre suivante :

Université de St. Louis, 27 Mars, 187L.

E. S. Parker, Commissaire du département des Sauvages.

Washington, D. C.

HONORABLE MONSIEUR,

Mon intention en vous écrivant cette lettre est qu'elle soit personnelle et officielle. Depuis que nous avons voyagé ensemble, en 1867, dans le but d'améliorer la position des Sauvages, vous m'avez toujours inspiré la plus haute estime et le plus profond respect. J'ai besoin d'être conseillé et dirigé dans mes efforts, pour établir notre future mission à "Grand River Agency." Certains rapports, que j'ai reçus, me donnent à entendre que l'on choisira peut-être un autre endroit. Les terres à "Grand River" sont peu propres à l'agriculture et n'ont presque pas de bois de construction. Mes moyens sont bien restreints. Quelle aide pouvons-nous attendre du gouvernement et comment pouvons-nous l'obtenir? Nous n'avons pas d'autre but que de promouvoir l'intérêt spirituel et temporel des Sauvages.

Depuis quelque temps ma santé a été un peu altérée. Cependant j'espère pouvoir entreprendre le voyage vers le dix ou le douze du mois prochain et je profiterai de cette circonstance pour introduire aux différentes tribus de "Grand River" mes deux dignes compagnons. Lors de mon voyage à Washington, en Janvier dernier, je n'étais pas suffisamment renseigné sur l'état actuel ou sur les statistiques de quelques-unes des Missions Catholiques dans l'Idaho, Montana et dans les territoires de Washington.

C'est alors que je promis de vous faire parvenir tous les renseignements que je pourrais obtenir. Le Supérieur des Missions Sauvages, le Rd. Joseph Giorda, S. J. m'envoya un tableau accompagné de quelques remarques sur le nombre des personnes converties dans les différentes tribus confiées à ses soins, lequel tableau je considère vraiment digne de foi et je vous prie de vouloir bien me permettre de le soumettre à votre haute considération, j'espère que dès que la chose sera possible, les bonnes intentions de Mr. le Président se manifesteront à toutes ces nombreuses missions, c'est-à-dire "que l'agent auprès des

Sauvages et le Missionnaire ou celui chargé de l'enseignement, puisse travailler d'accord pour le bien-être de ceux confiés à leur soin et à leur charge."

Premièrement.—Il y a trente ans que je commençai l'œuvre des missions dans le Montana. Toutes les missions et toutes les visites de Missionnaires aux diverses tribus de cet immense Territoire ont été faites exclusivement par des prêtres catholiques. Dans l'agence des "Têtes Plates" nous avons deux missions régulièrement établies. La première est parmi les Têtes-Plates, dans la vallée de "Bitter-root". Le nombre total de ces Indiens est d'environ 450 et tous sont catholiques. L'agent, Mr. Jones, est bien estimé, et mérite la confiance et des Indiens et des Missionnaires. Les Indiens possèdent quelques bonnes fermes.

On espère que les traités, entre le Gouverneur Stevens et les Têtes-Plates, en 1855, et en 1869 avec le Général Sully, peuvent être strictement élagués. C'est pourquoi ces traités ont été négligés ou sont demeurés sans accomplissement. Le Père Daste, l'un des missionnaires, m'écrit: "quant à l'éloignement des Têtes-Plates de la vallée de "Bitter-root," je pense qu'il peut être obtenu sans grande difficulté en accordant aux Indiens une compensation immédiate. Ils ont été souvent désappointés et ne mettent aucune confiance dans les promesses des agents. Leur transport à la réserve "Jocko" au milieu des "Pend'oreilles" d'en Haut ou Kalispels, conviendrait mieux aux Têtes-Plates, parce qu'ils parlent la même langue; mais on devra prendre des précautions pour que les blancs ne puissent pas s'établir sur la réserve."

La seconde mission de l'Agence des Têtes-Plates est sur la réserve "Jocko" (Territoire de Montana), pour les Pend'Oreilles ou Kalispels d'en Haut; elle compte environ 1,500 Indiens, tous catholiques, renfermant aussi quelques Indiens "Kootenay ou Skalzi."

Les Sœurs de Charité ont ouvert sur la réserve une école de travaux manuels pour les filles. Le nombre moyen des pensionnaires est de vingt. Le gouvernement avait coutume de payer \$1,200 par an, pour le soutien des

maîtres et de leurs élèves. Depuis plusieurs années, cette allocation a été soustraite par des agents.

Dans l'Agence de Pieds-Noirs, Territoire de Montana, les Missionnaires Catholiques sont les seuls qui aient visité les Indiens, comme Missionnaires. Cette œuvre que j'ai commencée, il y a trente ans, a toujours été continuée depuis. Plus de *deux mille Catholiques* sont dispersés parmi les tribus des Pieds-Blancs. L'agent catholique, M. McCullough, a été déchargé, lorsqu'il était sur le point de commencer une école et une église. Il eut pour successeur Jesse Armitage, qui était fortement opposé à ce que la religion Catholique fût prêchée aux Indiens; et, comme je l'ai appris de bonne source, sa réputation dans le Montana a été loin d'être digne d'envie.

Secondement.—Dans l'Idaho j'ai commencé la Mission des Cœurs d'Alène, il y a plus de trente ans. Elle compte plus de 400 Catholiques, que tous sont exemplaires. Ils sont industriels et cultivent le sol, mais ils manquent d'instruments d'agriculture. Si les Missionnaires avaient les moyens à leur disposition, ils auraient bientôt des écoles florissantes, car les Indiens désirent beaucoup que leurs enfants soient instruits. Seltis, leur chef, a écrit une lettre intéressante à ce sujet, il y a quelques mois, aux Sœurs de la Providence de Walla-Walla.

Il y a parmi les Nez-Percés bon nombre de catholiques, mais vu que la mission a été commencée par des missionnaires Presbytériens, l'agence leur a été abandonnée.

Troisièmement.—A Colville, sur le Territoire de Montana, les Indiens des "Chaudières" comptent 606 catholiques. Les Missionnaires de cette section donnent leurs soins aux Indiens "Spokane," dont plus de trois cents sont catholiques. L'ancien agent à Colville, M. Harvey, sans être catholique, a cependant aidé les Missionnaires dans leurs efforts pour augmenter le bien-être des Indiens, et il était très populaire et très estimé parmi eux. Son successeur chez les "Spokane" ne donne satisfaction, ni aux missionnaires ni aux Indiens. Le chef, dans ses efforts pour empêcher la diffusion de la licence parmi son peuple, a été menacé d'emprisonnement.

Les Pend'Oreilles d'en Bas ou Kalispels comptent 403 catholiques.

Les "Okinagans" comptent 107 catholiques.

Les "Snaiclists" 229 catholiques.

Ces Indiens sont principalement desservis par la mission de Colville.

Les "Kootenays" et quelques-unes de leurs tribus alliées, le long de la ligne Nord-Ouest des possessions Anglaises, sont visités par des missionnaires catholiques seulement, et comptent plusieurs centaines de convertis. Ils forment une nation généralement très docile et prennent grand soin de leur instruction religieuse.

Dans la réserve "Yakenia," Territoire de Washington, nous avons une autre mission, dans laquelle se trouvent 500 convertis. Quatorze petites tribus environ, sont desservies de cette mission et sont généralement connus parmi les blancs sous le nom de Yakimas. Ce sont les Tyapenish, les Wishgam, les Stockamzin, les Klikitash, les Goilgoilpam, les Uinapam, les Uinnachapam, les Sipam, les Chamnapam, les Magchespam, les Silapam, les Uinash, les Pshuannapan, les Koakchenla, et les Enteoktla. Ils sont au nombre de 4,000 environ.

En rapport avec la mission de Yakima, le Père Giorda m'écrit : " Il est vraiment regrettable de dire que l'agent actuel, M. Wilbur, ne veuille pas permettre au missionnaire catholique de rester au milieu de son troupeau, sur la réserve. En conséquence, le prêtre a été placé en dehors de la réserve, et même alors M. Wilbur a essayé, quoique sans succès, de le chasser de la place." Je connais personnellement ce Missionnaire, le Père Caruana, et il est digne de toute estime pour son zèle et pour le talent qu'il a déployé dans la noble cause, à laquelle il s'est dévoué depuis de longues années.

Il convient de remarquer ici que la mission de Yakima a été entreprise, il y a environ vingt-cinq ans, par des Missionnaires catholiques, et qu'elle est restée sous leur contrôle (de 1847 à 1856) jusqu'à l'époque de la guerre des Indiens dans l'Orégon, durant laquelle la mission a été livrée aux flammes par la milice—acte qui a été hautement

désapprouvé par le public à ce temps-là. N'est-ce pas là un cas semblable à celui de la mission des Nez-Percés, qui fut remise aux Missionnaires Presbytériens parce que cette mission avait été d'abord commencée sous leur direction ? La même faveur ne pourrait-elle pas être demandée au Gouvernement concernant les missions de Yakima ? Le nombre des catholiques convertis parmi les Yakimas surpasse de beaucoup celui assigné par M. Wilbur.

Quatrièmement.—Quoique le Territoire de Dacotah, le long de la rivière Missouri, ait été divisé en diverses sections ou agences, aux mains des missionnaires Episcopaliens, cela ne m'empêchera pas, je suppose, et n'empêchera pas non plus mes compagnons de visiter mes sauvages catholiques pour leur donner les consolations de la religion. Chez les "Yanctous" il y a plusieurs catholiques, entr'autres leur principal chef, Pananniapapi. A Wetstone, Cheyenne et dans toutes les stations le long de la rivière, la plupart des Métis sont catholiques et reçoivent encore l'instruction religieuse, et bon nombre de sauvages de la bande des Sioux, le long du Missouri, dans les visites que je leur ai faites chaque année, se sont toujours montrés très attentifs à l'instruction religieuse et ont souvent demandé des maîtres catholiques.

Les "Ricaries, Mandans et les Gros-Ventre," ont fait tout récemment une requête dans laquelle ils demandent nos soins. Par la connaissance que j'ai de ces sauvages depuis plusieurs années, je suis désireux de répondre à leur requête aussitôt que je le pourrai, et j'espère qu'en cela je rencontrerai votre approbation.

Pardon, Honorable Monsieur, si je vous adresse cette longue lettre et si je la soumets à votre bienveillante attention, considération et avis. Depuis trente ans, nous travaillons au milieu des tribus du "Far West," plongées dans les ténèbres, dans le seul but de répandre parmi eux la connaissance de Dieu et d'augmenter leur bien-être temporel. Nous avons divisé avec eux les petites ressources placées à notre disposition, et souvent nous avons partagé avec joie leur pauvreté et leurs privations.

J'ai baptisé plusieurs milliers de leurs enfants.

Nous espérons que, selon les vues bienveillantes et les bonnes intentions de notre digne Président, dans les missions ci-dessus mentionnées des territoires de Montana, d'Idaho et de Washington, "les agents et ceux qui donnent l'instruction aux sauvages, travailleront à l'unisson à procurer le mieux qu'il leur sera possible le bien-être et le bonheur du peuple confié à leurs soins."

*Récapitulation des Missions des P. Jésuites.*

TERRITOIRE DE MONTANA.

Mission des Têtes-Plates de Ste. Marie, dans la vallée de "Better-root," comptant.....	450
Les Pend'Oreilles d'en Haut au Kalispel, mission de St. Ignace .....	1500
Mission des Pieds-Noirs, plus de.....	2000

TERRITOIRE D'IDAHO.

Mission des Cœurs d'Alène.....	400
Mission des Nez-Percés, plus de.....	300

TERRITOIRE DE WASHINGTON.

Sauvages "Chaudières," à Colville.....	606
Sauvages Spokane.....	300
Pend'Oreilles d'en Bas au Kalispels,.....	100
Okinagans .....	107
Snaiclist .....	229
Koetenays .....	200
Contrée de Yakima, quatorze tribus.....	500

Nombre total des sauvages catholiques.....6,995

# MŒURS CHINOISES AU KIANG-SOU.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

La table est levée ; il s'agit d'introduire solennellement les époux dans leur appartement. Deux personnages vénérables, pouvant déjà compter autour d'eux de nombreux enfants et petits-enfants, sont élus pour ouvrir la marche et porter les flambeaux. Sur le parcours, on s'amusera à leur faire toutes sortes de niches, on leur barbouillera le visage avec du noir, on ajoutera des suppléments à leur queue, etc. Ils devront tout supporter avec la plus imperturbable gravité. L'époux, conduit par le maître des cérémonies et par sa marraine, marche à reculons ; l'épouse le suit, soutenue par sa marraine et par une dame d'honneur. Les deux mairaines tirent un foulard vert de la manche de l'époux et un foulard rouge de la manche de l'épouse ; elles nouent ensemble les deux foulards, et le marié attire ainsi la mariée dont la face, toujours voilée, lui est encore inconnue. Cette marche est fort difficile et dure longtemps : la foule se plaît à créer des obstacles.

Dans la chambre nuptiale, deux énormes cierges rouges sont allumés, emblème de la vie des deux époux. On a un soin superstitieux de ne pas les laisser s'éteindre avant qu'ils soient entièrement consumés ; ce serait un présage de mort prématurée. On supprime cette cérémonie dans les secondes noces, et l'époux du premier lit s'appelle, pour cette raison, le cierge fleuri. On dit du mari, qui passe à une seconde union, qu'il renoue la corde de son instrument. Cette comparaison de la femme à une chanterelle est ingénieuse.

Enfin, après avoir triomphé de toutes les difficultés, on finit par arriver. La marraine détache la petite calotte

ornée de statuettes qui décore le haut de la tête de l'épouse, et la fixe au ciel du lit, au-dessus d'une balance. Ce lit est magnifiquement orné. Le jeune couple s'assied un instant sur le bord, puis le mari et les hommes avec lui se retirent. Il y a pour tous quelques instants de repos.

#### XXI.—LES NOUVEAUX MARIÉS.

Le premier soin des nouveaux mariés est de rendre leurs devoirs aux dieux tutélaires et aux parents. L'épouse, non plus revêtue du manteau de noces, mais toujours voilée, est reconduite à la salle des cérémonies. Le mari et les parents y sont déjà réunis. Dès cierges et de l'encens brûlent devant le Pou-sah. On sert des viandes et des fruits, du vin et du thé, un festin complet : c'est le sacrifice aux mânes des ancêtres. Dans ce sacrifice, il n'y a ni prêtres, ni prières ; chacun jase et fume, va et vient comme il lui plaît. Après un laps de temps raisonnable, la table est desservie, les vins et les mets, dont la fumée a suffi aux mânes et aux dieux, seront plus tard servis aux mortels, qui en feront un usage plus réel.

Vient le tour des parents. Deux sièges sont disposés pour le père et la mère ; les deux époux s'empresent de les essuyer avec le pan de leurs habits, puis ils invitent les parents à s'asseoir. Ceux-ci ne se font pas prier. Les époux se prosternent à deux genoux, frappent la terre du front et supplient très-humblement qu'on daigne les morigéner. Le père et la mère leur donnent de bons conseils, les exhortent à l'union et à l'économie, et se retirent. L'épouse avec les femmes se rend dans ses appartements. Elle fait aussitôt visiter sa belle-mère, la prie de vouloir bien venir procéder à l'ouverture de la salle aux fruits secs. La belle-mère s'avance avec gravité, étend le pan de sa robe, et la maraine y verse les fruits. Ils seront précieusement conservés ; on les regarde comme des préservatifs contre la stérilité. Y a-t-il là un souvenir des mandragores si recherchées, par les femmes de Jacob ?

## XXII.—LE FESTIN.

Des tables ont été dressées dans la grande salle et le festin des femmes est servi. La nouvelle mariée vient présider, sans y prendre part ; elle a encore une fois changé de toilette, mais elle est toujours voilée. A ses côtés sont assises les plus jeunes filles avec leurs plus belles parures. Au dehors, des feux d'artifice, des concerts trompent l'impatience des hommes. Au dedans, les femmes font honneur à la table ; on jase, on caquette, et les mille friandises disparaissent. Le festin terminé, l'épouse est reconduite dans ses appartements, où toutes les dames la suivent. Une table est servie ; l'époux y est invité, et siège en face de l'épouse, celle-ci restant toujours voilée. Il est d'usage en cette circonstance, de jouer à qui mieux mieux, le nouveau mari. En ce genre de malices, le génie féminin est incroyablement inventif. Pour dessert on présente une longue canne à sucre, emblème des douceurs de la vie. L'époux est condamné à la mastiquer jusqu'au bout. Quoique le jus en soit agréable, l'opération ne laisse pas d'être quelque peu fastidieuse, et même fatigante pour les mâchoires. L'assistance se récréait des nombreux quolibets lancés de toutes parts. Le mari, sa terrible tâche terminée, s'échappe aussitôt et se rend à la salle où le festin des hommes est préparé. Il est tenu de servir à boire à chacun des convives. Le tout est couronné par un grand concert.

## XXIII.—LES BONNES-MAINS.

Harassé de fatigue, chacun pense à se retirer ; mais il y aura encore à répondre à la foule des employés qui veulent le pour-boire. Les musiciens présentent de petites statuettes, que nous appellerions de petits bons hommes en terre ; il faut déboursier. Les marraines vont saluer chacun des convives ; il faut remercier en espèces. Les domestiques se réunissent dans l'antichambre pour offrir leurs congratulations ; ils attendent une gratification. Les servantes sont admises à saluer la nouvelle maîtresse : elles font une prostration qu'il faut récompenser. Les oncles, les tantes, les aînés, tous ceux qui sont d'un rang supérieur font des pré-

sents à l'épouse ; mais elle est tenue d'en faire de son côté à tous ceux de ses parents qui lui sont inférieurs.

Les Chinois, qui bien longtemps avant nous ont inventé la poudre et l'imprimerie, nous ont aussi devancés en imaginant des bazars, aujourd'hui si répandus en Europe pour les œuvres de charité. On a coutume, en effet, de faire circuler sur des plateaux, pour les personnes distinguées, des broderies, des objets d'art, des curiosités, des livres, des antiquités, etc. ; pour les gens du commun, des objets plus ordinaires, comme bourses, pipes, souliers, etc. ; le tout, au nom de la nouvelle mariée. Chacun est tenu, d'après les convenances, de choisir un objet et de déposer son offrande. Dans un pays, où la plus petite monnaie d'argent est la piastre de six francs, et l'écu de cuivre de plus de mille sapèques, ces innombrables largesses sont embarassantes, si l'on ne veut pas faire de dépenses ruineuses. Ajoutez à cela que les habits, notamment ceux de cérémonie, n'ont pas de poches : la bourse est une immense ceinture liée autour des reins ; le mouchoir se met dans la manche, et le portefeuille dans la botte.

Enfin les hommes se retirent, mais les femmes tiennent bon. La nouvelle mariée se rend encore dans l'appartement de sa belle-mère, se prosternant devant elle pour lui souhaiter une bonne nuit et rentre dans sa chambre. Alors seulement il lui est permis de sortir de l'état de contrainte, où elle a dû se maintenir toute la journée.

#### XXIV.—APRÈS LES NOCES.

Le lendemain des noces, dès le matin, la nouvelle mariée va saluer sa belle-mère, en lui faisant une prostration. Plus tard, dans la matinée, les parents et les amis reparaissent par petits groupes. Le thé est préparé dans la chambre conjugale ; une servante, conduite par la marraine, va en offrir à chacun des visiteurs à mesure qu'ils se présentent ; ceux-ci le savourent et déposent une offrande que la marraine accepte avidement.

Le nouveau mari se rend en grande tenue chez son beau-père ; il se fait suivre d'une cargaison de présents. Toute

la parenté le reçoit dans la grande salle. Devant le père et la mère, il fait la prostration à deux genoux, le front en terre ; aux autres, il fait une inclination plus ou moins profonde en joignant les mains devant la poitrine, puis les relevant plus ou moins haut selon la dignité de la personne qu'il salue. Un grand festin est servi en son honneur ; il y occupe la première place. L'échanson qui lui sert le vin doit être récompensé ; celui qui sert le thé tend aussi la main, et tous les employés attendent une gratification. Il distribue les présents qu'il a fait apporter et se retire. Chez la famille du Ciel il y a aussi grand gala pour les parents.

Le troisième jour, les parents de l'époux, le père et la mère exceptés, viennent avec des présents visiter la nouvelle mariée. Ce jour-là, ils seront admis dans l'appartement conjugal pour voir comment tout y est bien installé, ce qui dans toutes autres circonstances n'est jamais permis aux hommes qui se respectent. Un festin avec musique est donné en leur honneur. La famille de la terre ne manque jamais de joindre aux présents une tasse de riz que l'épouse offrira elle-même à sa belle-mère. La marraine présente à l'épouse des bâtons d'encens enfilés dans sept étages de sapèques.

Toutes ces observations ont eu sans doute autrefois une signification ; mais aujourd'hui ceux mêmes qui les pratiquent ne s'accordent guère sur le sens qu'il convient de leur donner ; et, à vrai dire, ils s'en inquiètent fort peu ; c'est la coutume, il faut s'y conformer, à quoi bon la raison ? Allez prêcher à ces gens que leurs coutumes sont païennes, ridicules, criminelles ; ils en conviennent sans trop de difficultés, mais ils ne songent pas même à la possibilité de s'en dispenser. Ce serait se rendre semblables aux barbares d'Europe sans éducation et sans politesse. Il y a là un grand obstacle à la propagation du christianisme en Chine.

Après les fêtes, le chef de la famille du ciel est tenu d'aller remercier en grande cérémonie chacun de ceux qui ont daigné honorer les noces de leur présence. Ce n'est pas ordinairement l'affaire de peu de jours. Un de mes amis maria, il y a quelques années, son fils unique. On m'a dit que trois

cents convives assistaient à la noce, et qu'il avait dépensé vingt mille francs. Or, le capital de cet homme pouvait être d'un peu plus de cent mille francs.

Au bout d'un mois environ, le mari doit reconnaître sa nouvelle compagne chez sa belle-mère. Il apporte des présents pour chacun des membres de la famille. C'est une fête ; mais, dès le soir du premier jour, il devra s'en retourner, et s'en retourner seul. L'épouse restera, un mois entier, auprès de sa mère. Après ce laps de temps, elle recevra l'invitation de revenir sous le toit conjugal ; elle ne manquera pas d'apporter avec elle des présents pour les parents et les amis.

A l'époque de la saison des chaleurs, sa famille aura soin de lui faire porter une caisse d'habits d'été ; c'est un complément du trousseau.

Pendant toute la première année, les époux ne se séparent plus, pas même pour un jour.

#### XXV.—LE COMPLÉMENT.

L'épouse, bénie du Ciel, va donner le jour à son premier enfant. Depuis longtemps elle a fait part de cette heureuse nouvelle à sa mère. Celle-ci ne manque pas d'accourir. C'est elle qui aura soin d'apporter le linge et les petits vêtements du nouveau-né si impatientement attendu de tous. Sera-ce un garçon ? sera-ce une fille ? chacun est dans l'anxiété. Enfin le moment est arrivé. La sage-femme annonce une fille ; chacun s'en retourne triste. Annonce-telle au contraire un garçon, ce sont des transports de joie, des larmes de bonheur.

Trois jours après la naissance de l'héritier, on donne un festin. L'enfant est solennellement lavé et pesé. On lui donne un premier nom qu'il gardera jusqu'à son entrée à l'école ; il en recevra alors un autre du magister ; il en prendra un troisième en entrant dans l'âge viril. Désormais le père pourra appeler sa femme du nom de son fils : par exemple, il dira la mère du *Noble Cœur*, *Noble Cœur* étant le nom du fils. Jusqu'ici il n'a pu la désigner que par des périphrases plus ou moins embarrassées. Après l'impo-

sition du nom, le poupon est déposé sur un crible, avec des pinceaux et des bâtons d'encre, dont on lui barbouille les lèvres dans la douce espérance qu'il deviendra un grand docteur.

Un mois après, à l'occasion de la tonsure, il y aura encore grande fête. Le barbier, dans ses plus beaux habits, avec ses meilleurs instruments, rasera complètement la tête de l'enfant, et lui fera présent d'une culotte en feuille d'argent ou de cuivre doré pour laquelle il recevra une honnête récompense. Ce n'est que vers l'âge de quatre ou cinq ans que l'on a commencé à laisser pousser la queue; on ne porte guère la moustache avant quarante ans, et la barbe avant cinquante. Les Chinois de cette province ont les cheveux noirs, gros et durs, la barbe tardive et rare.

Une dernière fête aura lieu, un an après la naissance de l'enfant. C'est un anniversaire d'actions de grâces. Des bougies sont allumées devant l'image de Pou-ssah, on brûle de l'encens, et les parents et les amis félicitent l'heureuse famille.

#### XXVI.—CONCLUSION.

Voilà les us et coutumes de Song-kiang fou, à l'occasion du mariage, dans les familles riches et aisées. Dans celles dont la condition de fortune est plus modeste, on remplace l'or et l'argent par le cuivre, la soie par la toile ou le papier; les brillants sont de verre, et les habits empruntés pour la circonstance; l'orchestre est réduit à sa plus simple expression; les présents sont en nature, les bonnes-mains en sapèques. C'est misérable au possible, une vraie caricature, mais le rit est observé dans sa substance, les accidents seuls sont plus ou moins modifiés. Le pauvre ne croit pas pouvoir se dispenser de singer le riche dans cette circonstance exceptionnelle de sa vie. Au jour des noces, les époux sont le roi et la reine, il leur faut un budget. Ceux qui n'ont pas d'argent comptant en empruntent, à 20 ou 30 pour cent. Les plus prudents amassent peu à peu, à l'avance, la somme qui sera nécessaire; on vend même quelques terres, s'il le faut. Il n'est pas rare que des

mariages soient différés pendant des années, même que des hommes gardent le célibat toute leur vie, uniquement parce que les fonds nécessaires à la cérémonie du mariage font défaut. Il est des Chinois qui recueillent et nourrissent des petites filles pauvres pour les marier à leurs fils sans grands frais ; il en est qui recherchent des partis qu'ailleurs on repousserait avec horreur, parce que les familles de la future ne pourront se montrer exigeantes. Les veuves sont fort recherchées, dans les classes de fortune médiocre, comme ayant déjà l'expérience de la tenue d'un ménage.

J'ai entendu dire que, dans les autres provinces de la Chine, ces rites subissaient des modifications. On peut affirmer toutefois que les usages qui les remplacent sont coulés dans le même moule. Ce qui précède suffit pour donner une idée du genre.

Afin d'être complet, ajoutons cependant une observation. Même dans cette localité, il peut se rencontrer des cas exceptionnels.

Ainsi, depuis quatorze ans, j'avais toujours entendu dire que le palanquin de la fiancée était invariablement rouge. Or, il m'est arrivé tout dernièrement d'en rencontrer un noir. Étonné d'un fait si extraordinaire, j'en demandai la raison. On me répondit que c'était une décision du devin. La jeune fille avait un mauvais sort ; mais, en se servant pour le mariage d'un palanquin noir au lieu d'un palanquin rouge, on pouvait le conjurer. J'ai voulu confirmer ce témoignage, en interrogeant d'autres personnes, on m'a répondu qu'en effet le cas se présente, mais très-rarement ; c'est un moyen imaginé par les devins pour faire plaisir à ceux qui tiennent beaucoup à faire célébrer un mariage en opposition avec les destins. On se sert aussi quelquefois du palanquin noir pour les veuves.

Parmi les ouvriers, surtout parmi ceux qui travaillent loin du foyer paternel, dans les villes ou les grands bourgs, il en est qui se marient sans cérémonie aucune. Ces unions sont regardées comme scandaleuses, comme une espèce de concubinage.

Quelques pauvres chrétiens, après la réception du sacrement, se contentent d'allumer deux cierges devant le cru-

cifix auquel ils font ensemble une prostration, puis ils se saluent mutuellement, font partir quelques pétards, et s'en tiennent-là. Il faut être réduit à une misère bien profonde pour se contenter de si peu.

SECONDE PARTIE.

LE DÉPART DE CE MONDE

I.—TRANSITION.

Un tourbillon qui, du berceau, vous emporte vers la tombe ; voilà l'image de la vie humaine. La plus longue est bien courte, la plus heureuse est bien misérable ; et cependant, pour le païen qui n'a pas d'idée arrêtée sur ce qui l'attend par delà le trépas, cette vie est la somme de son bonheur, comme elle est le terme de ses espérances. Confucius, le grand philosophe, le saint par lequel jurent tous les Chinois, interrogé sur ce que devient l'âme après la mort, n'osa jamais aborder cette grave question ; et encore aujourd'hui, après plus de deux mille ans, les lettrés que l'on presse de songer à la vie future citent avec orgueil la mémorable réponse du Maître, de laquelle, pensent-ils, tout homme raisonnable ne peut manquer d'être entièrement satisfait. " Quoi ! s'écrie le grand génie, tu ne connais pas encore la vie, et tu veux déjà scruter la mort ? " — Tâchez maintenant de leur faire comprendre la nécessité de se préparer à l'éternité de bonheur ou de malheur qui nous attend dans l'avenir. Confucius n'a pas daigné s'occuper de cette question ; à quoi bon s'en préoccuper ? Qui peut avoir la prétention d'être plus sage que Confucius ? Impossible de les faire sortir de là, sans une grâce extraordinaire d'en haut.

Après avoir essayé de retracer les joies si mêlées de sollicitudes du Chinois de Song-kiang, qui veut fonder une famille, essayons de raconter ses anxiétés et ses peines. Tandis que l'enfant grandit en souriant, l'aïeul commence à gémir et à se courber sous le poids des années. Depuis longtemps il a fait le partage de sa fortune entre ses fils-

La loi n'assigne rien aux filles ; si l'affection paternelle leur laisse parfois une part insignifiante, cette part fera retour à la famille après la mort du père, à moins qu'il n'en ait été préalablement disposé, avec l'agrément des frères. Tout contrat de vente d'immeubles passé au nom d'une femme seulement est irrégulier.

Le vieillard qui s'est ainsi dépouillé en faveur de ses fils ne s'occupera plus désormais de l'administration des biens ; son couvert et son lit sont dressés tour-à-tour chez chacun de ses enfants.

## II.—PIÉTÉ FILIALE.

On sait qu'en Chine la piété filiale est la plus vantée de toutes les vertus. Elle est la base du gouvernement, de la religion, de la morale ; si les mandarins, si l'empereur doivent être respectés et obéis, c'est uniquement parce qu'ils sont, suivant la phrase consacrée, " le père et la mère du peuple." Les marques extérieures de respect dont on honore les supérieurs, pendant leur vie et après leur mort, nous semblent à nous, barbares occidentaux, portées à l'excès ; ce sont des attentions, des poses, des révérences, des prostrations, des humiliations, des anéantissements qui ressemblent beaucoup plus à l'absolue sujétion des esclaves qu'à l'idée que nous nous formons de la respectueuse liberté des enfants.

La piété filiale est enseignée dans les livres, chantée dans les poésies, continuellement recommandée par les mandarins dans leurs proclamations ; elle est sur toutes les lèvres, dans toutes les cérémonies publiques et privées. Mais là où le christianisme n'a pas pénétré, la piété filiale, comme la modestie, la charité, la chasteté, comme toutes les vertus, n'existe qu'à la surface ; elle n'a pas de racine dans les cœurs.

Quand on a vécu quelque temps au milieu de ce peuple, et qu'on commence à apercevoir ce qui est sous ce vernis de cérémonies extérieures, on est surpris et souvent navré de voir combien peu les parents sont aimés de leurs enfants. Il y a de cela bien des raisons. La première est,

comme dit saint Paul, que les païens n'ont pas d'affections vraies ; une autre est que les enfants sont, dans le premier âge, choyés et gâtés par un sentiment tout chancel. Mais, sans trop approfondir les choses, contentons-nous de jeter un coup d'œil sur ce qui se produit au dehors et constitue les mœurs et coutumes.

Le premier devoir d'un bon fils est de prévenir, écarter, adoucir et pleurer tous les malheurs auxquels est exposée la personne sacrée de son père. Outre les moyens naturels en usage chez tous les peuples, le Chinois a de plus recours à mille pratiques superstitieuses. Voici quelques-unes des plus usitées à Song-kiang.

### III.—LES SORTILÈGES.

Au commencement de la carrière, lorsqu'on entre en possession de l'héritage paternel, ou même plus tard, si l'on est dans l'appréhension d'un malheur, ou bien encore quand on est sur le point de se lancer dans une grande entreprise, on fait appeler le maître des sorts.

Il se rencontre le plus souvent dans la rue. Il s'y promène en agitant ses petites planchettes de bambou, semblables à des castagnettes, pour attirer l'attention des passants. Au premier signe, il s'empresse d'accourir ; c'est pour lui une bonne aubaine. Arrivé devant la porte principale, le prétendu prophète se recueille un instant, et jette avec assurance ses deux planchettes divinatoires sur le seuil extérieur ; il en examine ensuite attentivement la position, et prononce magistralement que la maison ou ses habitants sont sous une heureuse ou sous une funeste influence. Le plus souvent, c'est un prophète de malheur ; le bonheur est si rare dans la vie, et les calamités si fréquentes, qu'on peut généralement prédire quelque infortune sans crainte que la prédiction ne soit pas vérifiée d'une manière ou d'une autre. Le maître des sorts fait donc connaître les dangers secrets que les mauvais génies se plaisent à semer sous les pas des mortels ; il reçoit pour sa peine quelques pièces de monnaie, passe son chemin, et va chercher fortune ailleurs. C'est là tout son office ; sa profession est aussi aisée que lucrative.

Veut-on savoir ensuite le genre de calamités qui menace, et le moyen de s'en garantir, il faudra s'adresser à une autre espèce de devins, aux diseurs de bonne aventure et aux magiciens.

#### IV.—LES DISEURS DE BONNE AVENTURE.

Les diseurs de bonne aventure constituent la classe la plus vulgaire de devins. Doués d'une intarissable façon de et d'un sang-froid imperturbable, ils commencent par s'informer adroitement des détails relatifs aux personnes et aux choses. D'après les conjectures qu'ils en tirent, ils prononcent ensuite leurs oracles avec le plus grand air de conviction. Ils ont réponse à tout, et rien ne les déconcerte. Cette classe de devins est fort nombreuse; on en rencontre, sous divers noms, dans tous les coins de rue, près des pagodes les plus achalandées et sur les ponts: Voici les principaux; je les désignerai d'après les sources d'où ils semblent tenir leurs oracles.

*Astrologues.*—L'astrologue, tireur d'horoscopes, est armé de son calendrier. Il y trouve expliquées, claires comme le jour, toutes les influences bonnes et mauvaises des astres, des saisons, des jours et des heures. On le consulte surtout pour les fiançailles et pour les adoptions; on a recours à lui pour choisir une profession et pour connaître le nombre des années qu'on peut espérer de vivre encore sur cette terre.

On m'a raconté que dernièrement un de ces astrologues est devenu la fable de Song-kiang.

Il était fameux entre tous ceux de sa profession, et sa stalle, voisine de la plus grande pagode, était toujours encombrée de clients. On citait de lui nombre de prédictions qui s'étaient vérifiées à la lettre, en sorte que ses affaires étaient on ne peut plus prospères. Plus d'un confrère moins heureux le regardait d'un œil jaloux.

Voyant la fortune lui sourire, il songea à s'adjoindre une compagne. Comme il avait la réputation de gagner beaucoup d'argent, les complaisants se présentèrent en foule pour lui servir d'entremetteurs. Chacun avait une merveille à

lui proposer. Son choix s'arrêta sur une jeune fille bourgeoise renommée pour sa beauté et pour son esprit. Pieds de chèvre, petite bouche, lèvres vermeilles, yeux taillés en amande, visage blanc de farine, ongles longs et peints au vermillon, etc.; en un mot, le beau idéal chinois. Elle savait chanter en s'accompagnant de la guitare, et chacune de ses paroles était un trait d'esprit. Les demandes sont proposées et acceptées, on reçoit l'horoscope, le thé est distribué, les présents sont préparés; rien ne semble s'opposer à la prochaine célébration du mariage.

Mais voilà qu'une vieille tante de la fiancée, femme très-superstitieuse, se met en tête de faire consulter un devin sur le sort qui attendait sa chère nièce après son mariage. Elle dépêche à cet effet une personne entièrement étrangère au pays. Le fidèle chargé d'affaires s'informe du plus fameux devin connu, et tout le monde lui indique notre astrologue.

Il se présente donc au milieu de la foule, et attend patiemment son tour. Enfin il est admis. Il exposa son cas, sans nommer les personnes, exhibe ses pièces, c'est-à-dire une copie des horoscopes des deux parties. L'astrologue se met à causer, à questionner adroitement comme à son ordinaire, et il apprend que le consultant vient de loin, qu'il s'agit d'une nièce fort peu travailleuse, qu'une vieille tante veut marier à un maître lettré. L'idée ne lui vient pas même qu'il peut s'agir de lui, et le commissionnaire, de son côté, ignore tout à fait que celui qu'il consulte est précisément le prétendant à la main de la jeune fille dont il a présenté l'horoscope. Notre devin, avec son ton d'assurance accoutumé, prononce l'arrêt infailible: ce mariage sera malheureux; le mari, d'abord fou de sa femme, deviendra jaloux, la battra, et finira par la vendre à un entremetteur. Le consultant un peu surpris fait une grimace d'étonnement, présente son offrande et se retire en remerciant. Chacun se dit tout bas: "Voilà une affaire manquée;" et le perfide astrologue sourit malignement.

Quelques jours après, l'entremetteur se présente dans la famille de la terre pour procéder à la célébration du mariage. Mais, voici qu'on lui répond catégoriquement que la

chose est impossible : les destins s'y opposent, le mariage serait malheureux. La réponse est rapportée à notre astrologue. Il s'emporte et s'écrie : "Quel est le devin imbécile qui a prononcé cette sentence ? Ce ne peut être qu'un imposteur, qui n'a jamais su lire dans les astres."

On s'empresse d'aller aux informations, et, la vérité se faisant jour, l'imposteur a dû laisser là sa fiancée et quitté le pays.

*Phrénologistes.*—Le phrénologiste étale en pleine rue une immense carte, sur laquelle est peinte une belle tête divisée en petits compartiments de la forme à peu près des alvéoles d'un rayon de miel. Chaque compartiment porte son caractère écrit. En comparant avec le modèle la personne qui consulte, le phrénologiste vous explique par le menu, à mesure qu'il vous fait adroitement causer, toutes vos chances de succès dans les lettres, dans les affaires, dans la vie publique et privée ; tout cela découle comme conséquence nécessaire de principes on ne peut plus certains. On voit que le système des bosses était exploité en Chine longtemps avant de devenir si fameux en Europe.

*Chiromanciens.*—Le chiromancien, par une étude comparée des deux mains dans toutes les poses et sous tous les points de vue imaginables, étude entremêlée d'une conversation fort animée sur toutes les circonstances de votre vie sociale, acquiert infailliblement une connaissance complète, et vous rend un compte détaillé de tous les changements futurs de votre fortune.

*Observateurs du squelette.*—Le squelette aussi renferme le germe de l'avenir. Mais, comme on ne croit pas pouvoir sans inconvénient le découvrir de son enveloppe de chair, on se contente de l'étudier en palpant le corps, et en vous entretenant, par une aimable causerie, sur tout ce qui vous concerne. Ce genre de divination est employé principalement pour les maladies.

(A continuer.)